



Transatlantica

Revue d'études américaines. American Studies Journal

1 | 2003

State of the Union

Quand Hollywood lave plus blanc...

A propos de La couleur du mensonge

André Bleikasten



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/547>

DOI : [10.4000/transatlantica.547](https://doi.org/10.4000/transatlantica.547)

ISSN : 1765-2766

Éditeur

AFEA

Référence électronique

André Bleikasten, « Quand Hollywood lave plus blanc... », *Transatlantica* [En ligne], 1 | 2003, mis en ligne le 24 mars 2006, consulté le 29 avril 2021. URL : <http://journals.openedition.org/transatlantica/547> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/transatlantica.547>

Ce document a été généré automatiquement le 29 avril 2021.



Transatlantica – Revue d'études américaines est mis à disposition selon les termes de la licence Creative Commons Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Pas de Modification 4.0 International.

Quand Hollywood lave plus blanc...

A propos de *La couleur du mensonge*

André Bleikasten

- 1 Alexandre Dumas pensait (je cite de mémoire) que « l'on peut violer l'Histoire à condition de lui faire un bel enfant ». Il savait de quoi il parlait, il lui en avait fait d'assez beaux. La métaphore, c'est entendu, n'est pas du meilleur goût, mais, s'agissant de la question toujours controversée de l'adaptation cinématographique, l'idée me paraît assez juste. Un cinéaste peut s'emparer d'un roman pour le malmener, le triturer et le défigurer, le tirer vers lui au point de le rendre méconnaissable. Peu nous importe s'il a assez de force et d'imagination pour en faire un film à lui. Quand Stroheim adapte *McTeague*, Orson Welles *Le Procès* ou John Huston *Dubliners*, il nous indiffère qu'ils aient été fidèles ou non à Norris, Kafka ou Joyce. L'important, c'est que d'une oeuvre ait pu s'engendrer une autre, que d'un texte-prétexte ait pu naître un film qui tient debout par lui-même.
- 2 On ne ferait donc pas grief à Robert Benton d'avoir « trahi » *The Human Stain* s'il avait réussi à tirer du roman de Philip Roth un film vraiment convaincant. Malheureusement, loin de faire preuve d'infidélité créatrice, Benton s'est contenté de mettre un roman âpre et turbulent en jolies images. *La couleur du mensonge* (pourquoi ce titre insipide en français ?) est bien « l'adaptation » d'une oeuvre littéraire aux normes hollywoodiennes et aux contraintes du *star system*. Certes, dans les dialogues on retrouve parfois la verve de Roth, mais le scénario de Nicholas Meyer privilégie — il fallait s'y attendre — la liaison clandestine de Coleman Silk et de Faunia Farley aux dépens de tout le reste. Disparus sans laisser de trace, les enfants de Coleman. La redoutable et exécrationnelle Delphine Roux, figure majeure du roman, n'est plus qu'une silhouette furtive, et dans Nathan Zuckerman, sensiblement rajeuni, on a du mal à reconnaître le confident-narrateur de Roth.
- 3 Restent les deux têtes d'affiche, Anthony Hopkins et Nicole Kidman. Ils sont, hélas, inoubliables : on n'oublie à aucun moment les stars en représentation pour découvrir les personnages à la dérive auxquels ils sont censés donner souffle et chair. Si Hopkins, en vieux lion encore rugissant, ne cabotine pas trop et réussit parfois à nous émouvoir, Nicole Kidman est trop belle, trop sûre de sa beauté et trop sûre d'elle-même pour

qu'on puisse croire un seul instant à son rôle de jeune paumée et elle-même n'y a vraisemblablement pas cru. Ses qualités d'actrice ne sont pas en cause, mais elle n'est de toute évidence pas (encore) faite pour jouer les souillons, passer la serpillère ou traire les vaches.

- 4 Erreur de casting ? Oui, mais pas seulement. C'est le film tout entier qui nous laisse sur notre faim. Pourtant il ne commence pas trop mal : une atmosphère ouatée, un beau paysage hivernal, une voiture filant sur une route au milieu de bois enneigés. Et puis, sans tarder, l'accident fatal, la mort brutale des amants qui fait de la suite du récit un long retour en arrière. Benton et Meyer crurent bon de commencer par la fin et leur agencement narratif riche en flashbacks pouvait donner lieu à un film-enquête passionnant. Mais manque ici l'énergie rageuse et ravageuse qui emporte l'écriture de Roth. Benton n'aime pas ce qui décape et dérange. Au lieu de chercher à restituer d'une manière ou d'une autre la sauvagerie du roman, il lisse, aplatit et affadit, s'emploie consciencieusement à banaliser le scandaleux et réussit le tour de force de neutraliser ce que le livre de Roth a de politiquement incorrect par la correction frileuse d'une mise en scène sans surprise.
- 5 Fin elle aussi prévisible de ce bref compte rendu : voir « La Couleur du mensonge » n'est pas un must ; allez plutôt (re)lire le superbe texte de Roth.

INDEX

Thèmes : Trans'Arts